

Une courte conclusion rappelle que la SHST est une approche féconde pour faire émerger « des résultats qui, dans les cadres disciplinaires classiques » de l'histoire et de la sociologie des sciences « n'auraient pu être saisis » (p. 259).

Ce livre participe au mouvement actuel de renouvellement de l'étude des sciences, qui fait suite à l'essoufflement des paradigmes relativistes et constructivistes des trente dernières années. Si le projet de J. L. contraste avec ces approches, il se démarque plus difficilement des travaux antérieurs. Par exemple, le chapitre I interprète l'érosion de la référence à Marx par le concept d'« oblitération par incorporation » de Merton (1965), auteur antérieur aux sources censées orienter son projet. Dans les parties centrales, le livre est documenté, l'écriture est claire et informative. L'introduction paraît plus faible. Compte tenu de la variété des sujets abordés, il était difficile d'assurer la cohérence d'un livre-recueil de textes parus entre 2007 et 2017. De ce fait, les sympathies de l'auteur pour Marx (chapitre I) et pour Foucault (chapitre II) relèvent de la juxtaposition. Une discussion de la versatilité politique de Foucault, sinon de sa fascination par la pensée néolibérale (voir Pestaña, *Foucault, la gauche et la politique*, Textuel, 2011), aurait permis de clarifier ou de hiérarchiser ces affinités. De même, si l'unité proclamée des sciences naturelles et humaines (p. 44) permet de réunir facilement des sujets variés, il s'agit d'une simple préférence, sans examen préalable des travaux d'épistémologie comparée. La juxtaposition des textes reste visible derrière l'appel au « pluralisme méthodologique » et les contorsions : « On mesure donc, à l'aune de ces exigences principalement méthodologiques, l'irréductible positionnement intersticiel de la SHST [...] c'est en revanche dans la mise à l'épreuve, toujours recommencée, d'une certaine exigence heuristique qu'on peut pointer les contours d'une pratique de recherche » (p. 21-22).

Malgré ces faiblesses, ce livre mérite d'être lu pour ses parties centrales, qui intéresseront le lecteur attentif aux tentatives actuelles pour renouveler les façons de faire de l'histoire et de la sociologie des sciences.

Dominique RAYNAUD

Dominique Raynaud, *Sociologie des controverses scientifiques*, préface de Mario Bunge, Paris, Éditions Matériologiques, coll. « Sciences & philosophie », 2018, 426 p., 27 €.

Ainsi que le laisse deviner la préface du physicien-philosophe Mario Bunge, qui avait déjà préfacé le remarquable *Qu'est-ce que la technologie ?* de l'auteur (analysé dans la *Revue*, 2017/2, p. 274), cette réédition extrêmement augmentée d'un ouvrage essentiel (Puf, 2003) le fait accéder au statut d'incontournable initiation à la sociologie des sciences (ou SSK, *Sociology of Scientific Knowledge*), telle qu'elle doit être, et non pas telle qu'elle s'est fait connaître à travers des auteurs comme Latour, Bloor ou Woolgar – qui ont rompu avec Robert K. Merton en prétendant faire du contenu même des connaissances scientifiques, et non seulement des conditions de leur production, un objet d'étude sociologique. L'ouvrage de Dominique Raynaud, qui comporte une bibliographie et des index monumentaux et qui s'ouvre sur un chapitre consacré aux *Science Wars* en tant que métacontroverses relatives à la méthodologie en sociologie des sciences, est en effet une critique implacable de la sociologie constructiviste-relativiste des sciences, sur le terrain même que cette dernière

s'était choisie afin de développer ses thèses parfois radicales et fantaisistes, celui des « controverses scientifiques ».

Le choix du thème des controverses scientifiques en tant que phénomène « social » permet de montrer que, même là, règnent les critères épistémologiques, qui possèdent leur indépendance dans le fait de déterminer en dernière instance le règlement de la controverse. L'idée hâtive d'une « détermination » sociale des « faits » se rétrécit ainsi aux institutions scientifiques – « l'activité scientifique dépend des structures sociales qui sont *le plus étroitement* liées à elle, c'est-à-dire les organisations au sein desquelles s'effectue la recherche » (p. 179 ; souligné par l'auteur) – et se convertit à leurs critères épistémologiques lors du règlement final des controverses scientifiques, ce qui suppose d'abord de les distinguer d'autres types de controverses, et D. R. s'emploie à dévoiler dès l'introduction les confusions trop souvent faites entre controverses scientifiques et controverses technologiques, querelles de priorité, etc.

D'autres confusions dominent la sociologie constructiviste-relativiste : outre que, chez des auteurs comme Bloor, « les enchaînements logiques et la précision laissent bien souvent place à de libres associations », on constate une confusion entre les différents sens de la notion de convention, en lien avec celle entre méthodes et résultats : « Il n'y a pas de lien direct entre la nature des procédures scientifiques orientées par des conventions et la nature conventionnelle présumée des connaissances scientifiques » (p. 71). Enfin, cette sociologie des sciences confond trop souvent la relativité des énoncés avec celle, prétendue, des normes qui sont bien plutôt la condition invariante du progrès même – car c'en est un – des énoncés dans leur transformation.

Plusieurs enquêtes méticuleusement menées viennent ici non seulement réfuter mais même ridiculiser les conclusions tirées par les sociologues des sciences constructivistes-relativistes sur ces mêmes controverses. C'est le cas de la controverse entre Pasteur et Pouchet (1859-1864), érigée par les constructivistes au statut d'objet d'étude paradigmatique pour leurs thèses relativistes. La démonstration est ici impressionnante, et révèle de façon impitoyable le « laxisme méthodologique » (p. 88) et le manque de travail historique de ses adversaires. Après d'autres études passionnantes de controverses scientifiques (École de médecine de Paris *versus* École de Montpellier entre 1821 et 1852, intramissionnistes *versus* extramissionnistes à Oxford entre 1240 et 1279, etc.), l'auteur se penche sur la pertinente « épistémologie interne » de l'étonnante « théorie native des controverses » du mathématicien et astronome persan Shams al-Din al-Samarqandi (vers 1250 - vers 1302), puis consacre un dernier chapitre à trois penseurs qui ont fallacieusement servi de caution philosophique à la sociologie constructiviste-relativiste : comme le savent les philosophes, ni Duhem, ni Quine, ni Wittgenstein n'auraient tiré de leurs réflexions des conclusions relativistes, et là encore le problème est celui des confusions conceptuelles commises par la SSK constructiviste.

En définitive, lorsque D. R. écrit que « les conclusions que nous sommes en mesure de tirer sur les controverses scientifiques sont de deux ordres : sociologique et épistémologique » (p. 350), cette phrase, que ses adversaires auraient pu écrire, prend chez lui un tout autre sens : au lieu de se mêler de théorie de la connaissance pour prétendre que la vérité d'une théorie scientifique serait socialement déterminée et « conventionnelle », la sociologie des sciences ferait mieux a/ de se concentrer sur « les erreurs d'observation, les failles logiques » ou éventuellement « les axiomes, les postulats, les exemples et les hypothèses *ad hoc* » (p. 298) afin d'en interroger les possibles conditions sociales, et b/ de prendre acte de l'existence d'une épistémologie historique dont les normes disciplinaires sont aussi indépendantes de la sociologie que

le sont les vérités scientifiques vis-à-vis des conventions sociales. Si donc D. R. est un sociologue des sciences extrêmement rigoureux et fiable, c'est parce qu'il est aussi un authentique épistémologue-historien des sciences, la scientificité des sciences n'étant pas un objet sociologique qui puisse se réduire à n'être que cela.

Jean-Hugues BARTHÉLÉMY

Gerard de Vries, *Bruno Latour. Une introduction*, traduction par Fleur Courtois-LHeureux, Paris, La Découverte, coll. « Grands repères manuels », 2018, 264 p., 21 €.

Répondant à l'essentiel du cahier des charges d'un ouvrage introductif à un auteur, Gerard de Vries (dont le livre est paru en anglais chez Polity Press en 2016) a répertorié les étapes intellectuelles du parcours de Bruno Latour. En sept chapitres qui couvrent l'essentiel des productions du sociologue et philosophe des sciences, il restitue les étapes d'une épistémologie mouvante. G. de V. cherche une sorte de principe organisateur qui expliquerait la logique globale de l'œuvre latourienne. Il croit la trouver dans l'obstination à mener une « philosophie empirique » (p. 7), qui fait de la « redescription » (p. 11) du monde le point d'appui de toutes les analyses. La proposition est réductrice en ce qu'elle prend le *terminus ad quem* du parcours comme un parti pris originel. Même si G. de V. reconnaît qu'il « a fallu un certain temps avant que Latour se décide à s'assumer comme philosophe » (p. 20), il est quelque peu cavalier de prétendre à une « trajectoire différente de celle de la plupart de ses collègues en *science studies* » (p. 24). C'est oublier un peu vite (ou à dessein) que Latour a été l'introducteur de nombreux auteurs anglo-saxons de ce segment de recherche consacré aux études sociales des sciences. Que ce soit *via* sa collection « Textes à l'appui/Anthropologie des sciences et des techniques » aux éditions La Découverte (au sein de laquelle, avec Michel Callon, il a fait traduire Peter Galison, Steven Shapin et Simon Schaffer), ou encore par l'entremise du recueil d'articles traduits *La Science telle qu'elle se fait* (La Découverte, 1991 ; d'ailleurs absent de la bibliographie de l'ouvrage), Latour a joué un rôle central dans le bouillonnement des *sciences studies*. Son rôle de passeur et sa participation aux multiples tentatives de renversements épistémologiques sont relativement conformes à la trajectoire intellectuelle des spécialistes des *sciences studies* des années 1980 et 1990. Qu'il ait, par la suite, ressenti le besoin de proposer des ouvrages plus théoriques (comme *Enquête sur les modes d'existence*, La Découverte, 2012) ou s'inscrivant dans le champ de l'intervention politique et médiatique (comme *Où atterrir ?*, La Découverte, 2017), il n'y a là rien que de très banal.

La démonstration souffre donc d'une problématique trop ostensiblement orientée par le désir de ramener toutes les productions de Bruno Latour au seul cadre d'intellection de la philosophie empirique. Il faut cependant reconnaître à G. de V. un soin très minutieux dans la restitution des ouvrages de Latour. *La Vie de laboratoire* (Sage, 1979) et « l'anatomie d'un article scientifique » (p. 52) de Pasteur font ainsi l'objet de déconstruction précise : la notion d'actant (emprunté à la sémiotique) est replacée dans son contexte d'utilisation sociologique (p. 56). Comme l'actant renvoie aussi bien à des humains qu'à des non-humains, le lecteur était en droit de s'attendre à une mise à l'épreuve